

Inquiète ton voisin comme toi-même !

[Culture](#) | [Salim Jay](#) | 12 septembre 2011 à 11 h 40 min | [Share](#)

La chronique de Salim Jay

Il est des petits livres qui vous font mystérieusement signe et vous vous prenez à les lire sans savoir pourquoi, un peu comme vous iriez à un rendez-vous non programmé et non vraiment proclamable parce que ce que, selon la jolie formule dont usa Édouard Glissant au seuil d'un de ses romans.

Ce petit livre qui m'a fait signe à l'impromptu, c'est sans doute à cause du récent anniversaire de la destruction d'Hiroshima par la bombe atomique – le 6 août 1945 – que j'ai voulu le lire, puisque je connaissais seulement de son auteur Gunther Anders, un philosophe né en 1902, sa correspondance avec le pilote d'Hiroshima et la réflexion philosophique si intense qu'en tira celui qui ne voulait pas seulement penser la menace constituée par l'arme nucléaire mais agir contre elle.

C'est cela, notamment, que je retrouve en lisant l'entretien qu'accorda Anders à Mathias Greffrath en 1977. Les éditions Allia l'ont publié en 2010 dans une traduction de l'allemand par Christophe David : Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse ?

La pensée d'Anders est une des plus dynamiques que l'on puisse imaginer dans la contestation rigoureuse du désordre établi dans les consciences. Anders est de ceux qui ont su s'attacher à montrer que *«l'industrie ne produit pas des armes pour les guerres, mais provoque des guerres pour s'assurer que l'on utilise ses produits, qu'elle ne peut pas vivre sans tuer»*, que *«l'usure des armes est nécessaire pour que la production continue. (...)»*.

J'ai retrouvé à la lecture de Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ? l'une des plus sûres séductions de la pensée de Gunther Anders: elle affronte les effets de l'impensable. Et son audace tient à quoi ? Peut-être à sa capacité de dire: *«Le comique de quatre-vingt-dix pour cent de la philosophie d'aujourd'hui est indépassable. Les reproches que l'on m'a faits, parce que j'ai philosophé sans tenir compte des dix mille livres de mes ancêtres et parce que je n'ai pas exploité ces trésors, me touchent peu. J'utilise le monde lui-même comme un livre que je cherche à traduire dans une langue intelligible et efficace parce qu'il est «écrit» dans une langue presque incompréhensible»*.

Vous voilà maintenant prêt à découvrir ce que disait Gunther Anders, le 20 août 1958, au quatrième congrès international contre les bombes atomiques et à hydrogène et pour le désarmement : *«Sur l'un des ponts d'Hiroshima se tient un homme qui chante et fait vibrer ses cordes vocales. Regardez-le! Là où vous attendez son visage, vous ne verrez pas de visage. Et là où vous attendez sa main, vous ne trouverez pas de main, mais une tenaille d'acier : car il n'a plus de main»*.

«Tant que nous ne parviendrons pas à atteindre ce pour quoi nous nous sommes réunis: bannir le danger qui, lorsqu'il s'est déchaîné la première fois, a fait 200 000 morts, ce robot continuera de se tenir sur le pont et de chanter. Et tant qu'il se tiendra sur ce pont, il se tiendra sur tous les ponts qui conduisent vers notre avenir commun. Comme une marque d'infamie. Et comme un messenger».

J'avais lu ce texte dans Hiroshima est partout – L'Homme sur le pont de Gunther Anders, traduit de l'allemand aux éditions du Seuil en 2008 par Denis Trieweiler. Je retrouve la même vigueur dans la mise en garde que nous adresse Gunther Anders dans Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ? Ce qu'il écrit de *«soldats, ayant vu, le plus souvent depuis leurs hélicoptères, les carnages massifs que leurs armes étaient capables de perpétrer chaque jour, (et qui) désirèrent avoir le droit de massacrer de leurs propres mains. De massacrer «humainement» au lieu de massacrer à l'aide de machines»*.

J'attache enfin un prix particulier à un passage de la conversation entre Mathias Greffrath et Gunther Anders qui me semble posséder une valeur immédiate pour chacun d'entre nous.

Anders, en effet, affirme que celui *«qui veut que l'amour du plus lointain soit impossible est d'un provincialisme des plus sinistres. Si l'on rencontre de jeunes Japonais à Tokyo, qu'il y a dans le coin quelques Noirs et plus loin encore un Sud-Africain, et qu'on parle de problèmes susceptibles de toucher chacun d'eux, et qui de fait les touchent, alors il existe entre eux une solidarité aussi forte que celle qui règne à l'intérieur de ce petit groupe qu'est la famille»*. A la lecture de Gunther Anders qui, soucieux de vigilance, lance cette invite étrangement faste : *«Inquiète ton voisin comme toi-même !»*, on en viendrait à détourner le titre du petit ouvrage paru chez Allia Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse ? en Et si je suis porteur d'espoir, grand bien vous fasse...

Salim Jay